La « petite blague » politique au cœur de sa formation idéologique

Opposition et convergence de deux *ethos* d’apparence contradictoires : le cas de Georges-Louis Bouchez et de Paul Magnette

**Un *ethos* politique au service d’une posture morale clivée**

J’aimerais commencer cette intervention sur le rôle des petites blagues et plus généralement des petites phrases, tantôt sérieuses, tantôt humoristiques, par une remarque sur la notion d’énonciation aphorisante. La scène générique des discours médiatico-politiques contemporains est marquée par une logique aphorisante qui tend à devenir dominante. L’utilisation intensive de médiums sociaux de masse par les différents partis et personnalités politiques – Facebook/Méta et Twitter/X notamment – contraint le développement argumenté, participe de cette fragmentation et influence jusqu’aux pratiques des locuteurs et locutrices s’exprimant dans les médias traditionnels de grande diffusion. Je parlerai donc de discours médiatico-politique parce qu’il s’agit bien d’une scène générique au sein de laquelle les locuteurs-énonciateurs jouent et rejouent, dans leur scénographie, à la fois des codes du domaine médiatique et de ceux du domaine politique, dans une apparente simplification partisane.

Le principe d’une énonciation aphorisante dans laquelle s’inscrivent les acteurs de la scène médiatico-politique ne correspond pas *stricto sensu* aux analyses de Dominique Maingueneau (2012) qui parle prioritairement d’énoncés détachables de leur texte et repris par autrui. Certes le principe de la citation relève du même type d’énonciation brève, assertée et détachable, mais elle résulte d’une énonciation toujours seconde, tandis que l’énonciation aphorisante que l’on étudie correspond à la visée première d’un locuteur, à l’acte intentionnel d’une communication claire, rapide et rapportable. Alors que les locuteurs cités se trouvent malgré eux en position de « surasserteurs », par le recours incessant à un énoncé décontextualisé dont ils sont comme dépossédés (on a bien à l’esprit des La Fontaine, Molière et Victor Hugo, ou sur le plan politique, des Jaurès et De Gaulle, victimes d’aphorisations incessantes de leur dire), les locuteurs exprimant une opinion politique brève dans le champ médiatico-politique assument cette modalité. Dès lors, Je choisis de parler d’énonciation aphorisante parce que ces discours médiatico-politiques sont à la fois des îlots textuels brefs et sont le plus souvent destinés à citer ou à être cités, par le biais de l’hashtag ou de l’arobase qui créent une constante interlocution dialogique. Parfois, les locuteurs sont eux-mêmes victimes de cette aphorisation qu’ils créent par ailleurs, lorsque leurs petites phrases sont reprises hors contexte afin d’en pointer la teneur polémique. C’est le cas d’un des deux locuteurs que j’étudierai aujourd’hui, Paul Magnette, président du Parti socialiste (en Belgique francophone), qui est à l’origine d’une polémique récente avec une petite blague qui reproduit la stéréotypie sociale du champ politique belge : « Beaucoup de Wallons se demandent pourquoi ils [les Flamands] reportent si longtemps leur bonheur. Les Wallons aiment profiter de la vie. Est-ce mal ? » (7 février 2023)[[1]](#footnote-1).

La surassertion induite par l’accumulation et la répétition de petites phrases favorise l’émergence d’un style politique, d’une parole dont le régime de vérité est transformé autant que les postures d’énonciation et la finalité pragmatique. L’auto-légitimation d’une parole citée et citante destinée à un large public, qui ne cesse de commenter un monde et une actualité et qui se donne l’autorité pour parler d’autrui et au nom d’autrui, entraîne une moralisation de la parole publique et, partant, des locuteurs se positionnant à l’intersection de la gestion politique (*polis*) et de la polémique médiatique. Cette moralisation s’opère au détriment de la recherche du vrai (on le voit déjà tant le stéréotype est évident) et au profit de l’effet d’adhésion/distanciation construisant une communauté affective (un univers de discours dirait Charaudeau). La finalité des petites phrases politiques et des petites blagues se résume alors à leur efficace persuasive, à leur propre reproduction, à leur force pathémique (faire rire *versus* révolter). On verra que l’une des preuves de cette volonté de reproduction est la stratégie de répétition du locuteur Georges-Louis Bouchez (autre locuteur de mon corpus), qui tente d’instituer l’une de ses petites blagues comme une formule (je reprends la notion à Alice Krieg-Planque).

Petite précaution oratoire : je commencerai par présenter un extrait de corpus qui ne s’inscrit pas dans le régime discursif de l’humour afin de précisément pointer les points de rencontre et les différences avec un corpus humoristique. Ceci vise à dégager ce qui fait le particularisme de cet usage de l’humour en politique.

J’aimerais donc interroger la manière dont l’analyse de l’*ethos* de deux locuteurs *a priori* contradictoires dans leur style se rejoignent finalement par leur ancrage dans une discursivité polémique, stéréotypique et analogique. L’un, Paul Magnette, *a priori* sympathique par sa décontraction verserait plutôt vers l’*eunoia* aristotélicienne, tandis que l’autre, Georges-Louis Bouchez (président du Mouvement Réformateur, droite libérale), par sa posture morale péremptoire et assertive, s’orienterait vers l’*arete*, c’est-à-dire la vertu morale, l’authentique franchise de ton. Certes les catégories aristotéliciennes semblent encore très bien correspondre à des postures précises et connues, mais le brouillage opéré par certains locuteurs contemporains entre ce qui relève de la sagacité (*phronesis*), de l’amitié frivole (*eunoia*) et de la pure position morale (*arété*) rend plus complexe la qualification de leur *ethos*. Les travaux de Ruth Amossy sur l’*ethos* guident bien entendu mon propos, dans une actualisation du geste aristotélicien dans l’*Ethique à Nicomaque* et la *Rhétorique*. Il faut d’ailleurs ici pointer le fait que la *Rhétorique* d’Aristote et l’héritage encore fort de sa conception de la rhétorique délibérative sont à l’origine de cette moralisation du dire politique autant que de la personne qui le porte. Le livre premier de la *Rhétorique* est en effet majoritairement dédié aux questions d’ordre moral – qu’est-ce que le bonheur, qu’est-ce qui fait l’objet du *topos* du plus et du moins, quelles sont les bonnes pratiques des discours épidictiques, judiciaires et surtout délibératifs ?[[2]](#footnote-2)

Pour mener cette analyse du rapport entre *ethos* et énonciation aphorisante (tantôt grave et sérieuse, tantôt frivole et humoristique), j’ai sélectionné seulement deux énoncés aphorisants que j’aimerais mettre en regard – je les complèterai en fin de communication par une autre contre-petite blague de Bouchez qui fonctionne sur le principe de la redéfinition humoristique (cette contre-petite blague prolongera mes réflexions). Cette recherche fait suite à une analyse minutieuse du corpus de tweets d’un même locuteur, Georges-Louis Bouchez[[3]](#footnote-3), dont l’irruption dans le champ politique belge a marqué, par son fort clivage et son style polémique, un profond changement de régime discursif et de posture rhétorique[[4]](#footnote-4). Plus précisément, un corpus exhaustif des publications Twitter/X de Bouchez a été sélectionné depuis son élection à la présidence du Mouvement Réformateur en novembre 2019 jusqu’aux élections de 2024. Afin de resserrer l’étau analytique, je me suis concentré sur l’analogie extrêmement récurrente entre les syntagmes *extrême gauche* et *extrême droite* qui participe du caractère clivant et assertif du locuteur.Sur la base du constat d’une réelle obsession discursive pour reprendre la terminologie de Marc Angenot – on pourrait parler d’obsession analogique (une moyenne de 3 publications par mois sur le sujet en 2022 avec un pic de 14 publications en avril) –, il est question d’évaluer les effets sur l’*ethos* d’un *logos* surchargé d’analogies[[5]](#footnote-5). J’ai postulé que l’institutionnalisation d’une pensée analogique dans le discours médiatico-politique contemporain (que l’on retrouve dans la petite blague de Magnette) participe à l’émergence d’un style politique, d’un *ethos*. Il s’agit d’un *ethos* de l’ambition magnanime fondée sur une moralisation du dire, sur une polémisation et sur une mise en branle du principe de vérité et de vertu intellectuelle (*phronesis*) au nom d’une autorité discursive (la surassertion aphorisante de l’*arété*, qui est une vertu morale).

En effet, se poser comme une instance légitime d’opérer de nouvelles distinctions politiques qui rompent avec les habituelles distinctions (notamment gauche/droite ou travailleur/chômeur) participe au surplomb d’une position morale et rhétorique de locuteur sachant et autorisé comme autorité. Dire ce que sont l’extrême gauche et l’extrême droite, ou les Wallons et les Flamands, et s’autoriser des analogies à leur propos ou encore prendre la parole au nom d’autrui, cela revient à diffuser un savoir situé et subjectif sur le monde (une perception partiale) qui n’a rien d’une pensée raisonnée mais d’une assertion doxique et idéologique. Vous me direz peut-être que c’est le propre d’un discours politico-médiatique de s’énoncer comme autorité (ce que je ne crois pas : il est possible de défendre d’autres modalités d’énonciation, co-énonciatrices ou sous-énonciatrices, d’autres *ethos* rhétoriques), mais je pense précisément qu’il est nécessaire d’interroger le soubassement idéologique d’une telle posture rhétorique d’autorité.

J’aimerais donc confronter mes premières analyses de *l’ethos* de Bouchez à celuide Magnette et à ce qui se dégage de sa petite blague, elle aussi fondée sur une pensée analogique : les Wallons seraient à l’oisiveté et à la décontraction ce que les Flamands sont à la privation et à l’ascèse. Je postulerai que le fait de se poser tous deux comme sur-énonciateurs favorise une posture éthique et idéologique commune, qui transcende la distinction entre *arete* et *eunoia* et, finalement, entre sérieux et humour, voire entre gauche et droite. L’apparence de décontraction de l’un et les airs de supériorité vertueuse de l’autre (« au-dessus de la mêlée », comme tous deux l’assument par ailleurs) seraient finalement au service d’une même posture autoritaire, d’autant plus violente qu’elle ne se dit pas comme telle mais s’institue au travers des modalités implicites du dire (la sur-énonciation analogique, l’assertivité et la domination de l’hétérogénéité énonciative). Et j’aimerais plus encore montrer que l’utilisation de l’humour, plutôt que le sérieux, au travers de cette position magnanime est plus violente encore en raison de l’*ethos* construit, à savoir une forme d’apparence d’*eunoia* dissimulant l’*arete*.

**Du sérieux de l’*arete* à la frivolité de l’*eunoia***

Partons d’une analyse d’un tweet, très sérieux, de Bouchez avant d’évoluer vers celle de la petite blague de son opposant. Le tweet suivant du 26 avril 2022 montre la manière dont le locuteur utilise plusieurs lexèmes axiologiques et formules afin de moraliser son propos et sa posture. Les termes *lutter*, *il faut* (deux fois), *logorrhées* et *bien pensantes* relèvent bien du registre moral tout en sollicitant l’affect de l’auditoire, le *pathos* (principalement celui de la peur et du rejet d’une altérité radicale). Conjointement à l’utilisation de ce registre moral et affectif, l’absence de définition de termes pourtant englobés dans un même ensemble, dans un même genre (« populisme en tout genre ») distancie le locuteur d’une posture de modération et le positionne dans une logique d’assertion exempte de nuance. En effet, son *logos* n’explicite aucune de ses prémisses logiques et affirme, par l’effet de liste, l’existence d’une relation analogique sur le mode implicite :

Il faut trouver le meilleur moyen de lutter contre les extrémismes de gauche comme de droite, le radicalisme religieux et le populisme en tout genre. Il faut cesser avec les logorrhées formatées et bien pensantes (26 avril 2022).

L’analogie entre *extrémisme de gauche* et *extrémisme de droite* est présupposée par l’utilisation de la conjonction *comme*. Cette logique de présupposition doit être analysée sur le plan rhétorique en ce qu’elle contraint l’auditoire à adhérer à l’information présupposée sans que celle-ci soit clairement explicitée, ce qui confère au locuteur une posture péremptoire. N’hésitant pas à passer sous silence son raisonnement (« l’extrémisme de gauche est comparable, voire analogue, à l’extrémisme de droite et pourquoi »), il n’en explicite pas les fondements, évitant le recours à toute forme d’argumentation logique ou rationnelle.

La stratégie qui vise à ne pas définir un substantif comme *populisme* ou des syntagmes nominaux aussi complexes qu’*extrémisme de gauche*, *extrémisme de droite* et *radicalisme religieux* participe de l’efficace d’une analogie, qui contourne ainsi l’explicitation des propriétés communes ou différentielles des unités mises en relation. Cette stratégie confère de la sorte un « bénéfice argumentatif » au locuteur par sa position de sur-énonciateur (la notion de sur-énonciateur est due à Alain Rabatel à la suite de Bernard Combettes, tandis que celle de « bénéfice argumentatif » est développée par Philippe Monneret dans son *Essai de linguistique analogique* dont je ne reprends pas tous les postulats). Ce sur-énonciateur se positionne en outre paradoxalement comme un être de modération (du moins dans la première phrase). En effet, ce sur-énonciateur semble ne pas prendre parti pour la lutte contre l’un des extrémismes qu’il pointe (c’est le principe de l’analogie amalgamant chaque extrémisme présupposé). Ce qu’il pose comme un excès, comme une radicalité politique, l’extrait dans le même temps des catégories qu’il institue, faisant de lui paradoxalement un individu modéré – le paradoxe réside dans l’opposition entre le dit et les modalités du dire.

En effet, cette apparence de modération est contrebalancée par le positionnement implicite de la deuxième phrase qui, lorsqu’on l’analyse attentivement, mobilise un autre point de vue. Il faut pointer le parallélisme de construction voulu par le locuteur qui laisse penser à deux contenus propositionnels au statut similaire : *il faut trouver le meilleur moyen de lutter/il faut cesser*. Ce parallélisme est accentué par les émojis et par l’utilisation du gras. Or, la perversité de la position énonciative réside dans le fait de mettre sur un pied d’égalité, implicitement, ceux dénoncés comme extrémistes et ceux tolérants envers ces extrémistes (qui ne sont pas nommés comme tels). En effet, la formule « logorrhées formatées et bien pensantes » ne vise pas les extrémismes présupposés mais les discours portant sur eux. L’hétérogénéité énonciative déployée par le locuteur tend donc implicitement à mettre sur un pied d’égalité les extrémismes (déjà fondés sur un amalgame analogique) et ceux qui ont un discours conciliant à leur égard (ceux qui sont en réalités visés sont les partis de gauche, conciliants envers l’extrême gauche). L’implicite d’une position énonciative dénonçant autant les discours conciliants à l’égard de l’extrémisme que les discours extrémistes eux-mêmes est encore accentué par le présupposé contenu dans le syntagme nominal superlatif « le meilleur moyen ». Ces termes présupposent en effet qu’il existe un moyen ultime et induisent un rapport de causalité entre ce meilleur moyen et le fait de cesser avec les logorrhées formatées et bienpensantes de ses adversaires. La responsabilité de ces extrémismes incomberait donc à ceux qui se complaisent dans une bien-pensance à leur égard, donc trop tolérants, voire modérés. Ces discours trop conciliants – on pourrait dire trop libéraux – sont disqualifiés par Bouchez (ce qui contraste avec la posture éthique de la première phrase, celle du non extrémiste modéré et libéral sortant des dualismes extrémistes qu’il institue). Cette égalité entre discours extrémistes et discours tolérants à leur égard est soutenue par le parallélisme de construction, construit par un sur-énonciateur assertif qui institue les catégories, distribue les points de vue, les dissimule, les expose et les domine.

J’en arrive à l’analyse de la petite blague analogique de Paul Magnette qui exploite selon moi des procédés similaires (c’est la raison d’un tel développement à propos de quelque chose qui ne relève pas de l’humour). D’apparence, la posture rhétorique de ce locuteur contraste assez fortement avec celle de son opposant libéral. Professeur à l’Université Libre de Bruxelles, sa mise en scène relève principalement de la *phronesis*, développant une certaine tempérance définitoire de la posture social-démocrate belge, qui peut certes laisser la place à des formes d’intransigeance propres à l’ancrage d’une partie du PS dans l’histoire des luttes sociales, dans le mouvement syndical ainsi que dans un certain anti-fascisme. Son refus récent de répondre aux micros de CNews qu’il rejette comme « une chaine d’extrême droite » (21 septembre 2023) en est un exemple emblématique. Certes son intervention est, dans ce cas, prononcée oralement et captée par une chaîne télévisée, mais le locuteur est influencé par la conscience des petites phrases et par la brièveté du format des réseaux sociaux ainsi que par leur logique dialogique et citante. Ces médiums favorisent très nettement l’*ethos* d’*arete*, l’obsession de la petite phrase (les propos seront d’ailleurs aphorisés par CNews et par Bouchez sur Twitter).

Il est premièrement important de noter que les propos de Magnette que j’analyse n’ont pas été initialement conçus comme une blague mais qualifiés comme tels *a posteriori*, une fois leur reprise aphorisante opérée dans une logique polémique (c’est parce qu’il a énoncé une petite blague avant ces propos que ceux-ci sont qualifiés comme tels). Le locuteur y raconte un point de vue autre (« Beaucoup de Wallons se demandent ») qui relève d’une construction subjective au nom d’une collectivité : « Beaucoup de Wallons se demandent pourquoi ils [les Flamands] reportent si longtemps leur bonheur. Les Wallons aiment profiter de la vie. Est-ce mal ? » Je reprends ici la typologie de Rabatel à propos des points de vue assertés, racontés ou représentés (dans une actualisation à propos de discours non littéraires). Le point de vue embryonnaire des Wallons, c’est-à-dire raconté sur le premier plan de l’énonciation par un locuteur (« Beaucoup de Wallons se demandent pourquoi les Flamands reportent si longtemps leur bonheur »), est ensuite complété par le point de vue asserté d’une *doxa* stéréotypique : « Les Wallons aiment profiter de la vie ». Or, de nouveau, de prime abord, les deux phrases semblent être sur un même plan énonciatif par le parallélisme de construction (et l’on voit déjà la similitude avec la rhétorique de Bouchez) : « Beaucoup de Wallons se demandent/Les Wallons aiment ». Le locuteur s’arroge donc non seulement le droit de narrer le point de vue de nombreux Wallons, de construire et synthétiser ce point de vue, mais plus encore de l’associer à une *doxa* sous l’apparence d’une objectivité (troisième personne sans subjectivème). Cette apparence d’objectivité, soutenue par un point de vue doxique, est bien entendu contrebalancée par la position subjective induite par la question rhétorique : « Est-ce mal ? ». Une forme d’essentialisation s’opère à partir de l’assertion d’un point de vue doxique par une prédication : l’essence générale du Wallon serait sa propension à profiter de la vie. Plus encore, ce point de vue doxique et stéréotypé assumé par le locuteur (car asserté sans distance) se voit associé au point de vue des Wallons par le parallélisme de construction et la cohabitation implicite des deux points de vue (trois en réalité : celui des Wallons, construit de toute pièce par le locuteur, celui de la *doxa* à laquelle il adhère et le sien propre, moral, contenu dans le « Est-ce mal ? »).

En outre, le point de vue énonciatif des Flamands est complètement absent, si ce n’est de manière allusive et inféodé au point de vue des Wallons. Ce procédé énonciatif reproduit une coupure politique et linguistique on ne peut plus polémique lorsqu’on a à l’esprit les querelles belgo-belges, c’est-à-dire entre Communautés francophone et flamande. On perçoit donc très nettement la teneur morale du propos qui prend position par la question rhétorique, qui adhère à une *doxa* et qui construit à des fins pathémiques le point de vue d’une collectivité.

**Une sur-énonciation pour confisquer la parole**

Les deux locuteurs peuvent de prime abord apparaître comme contradictoires l’un par rapport à l’autre, chacun développant un style politique propre et s’inscrivant dans une formation idéologique distincte, dans deux univers de discours opposés. On ne peut réduire cette opposition à une opposition d’*ethos* puisque chacun peut privilégier, en fonction du contexte communicationnel, du médium et de la thématique traitée, un type d’*ethos* plutôt qu’un autre. On peut toutefois pointer la relative absence d’*eunoia* chez Bouchez qui ne semble pas affectionner l’humour comme modalité du dire, du moins sur Twitter (on verra en fin de communication un exemple qui fait exception et qui m’apparaît comme maladroit et provoqué par son adversaire). Il ressent d’ailleurs le besoin de préciser à plusieurs reprises, dans ses tweets, lorsqu’il use d’ironie ou d’humour, preuve d’un inconfort rhétorique. Son assertion sérieuse se fonde sur la sur-valorisation d’un honneur, d’ailleurs perceptible dans l’utilisation incessante de l’hashtag *#Fierd’êtrelibéral*, garantie d’un *arete* à toute épreuve. Il faut ici nuancer que ce découpage typologique (comme le précise déjà Aristote) est un découpage schématique, aucun locuteur ne pouvant produire un seul type d’*ethos* stéréotypique. Bouchez comme Magnette évoluent à la croisée de ces catégories qu’ils reconfigurent et qu’ils réagencent constamment au profit d’un *ethos* complexe, qui dose (en fonction de la situation d’énonciation et de l’interlocuteur) prudence et sagesse intellectuelle, vertu morale et émotion sympathique.

Sur le plan du dit, du *logos*, on relèvera l’utilisation similaire du principe analogique (autant explicite qu’implicite). Tandis que le premier présuppose l’analogie entre extrême gauche et extrême droite pour ensuite englober tout extrémisme dans les populismes en tout genre, au même titre que le radicalisme religieux, le second recourt à une pensée analogique pour mettre en contraste mode de vie wallon et mode de vie flamand, et plus encore l’identité sociale de ceux-ci.

Il serait nécessaire d’approfondir cette analyse du dit en mettant en contraste les tweets de Magnette et ceux de Bouchez afin de relever, de manière systématique, ce qui apparaît comme une pensée analogique commune. Je relèverai, en guise d’exemple, un tweet qui se dégage du travail que j’ai commencé à entreprendre : en réponse à la critique faite par Bouchez, au nom de la liberté d’expression, à l’encontre d’un Magnette ne répondant pas à CNews, celui-ci dit « Dit celui qui respecte davantage @ZemmourEric que @vpecresse » (21 septembre 2023). Un autre tweet a provoqué la réaction de Bouchez, preuve d’une réelle intertextualité analogique entre les deux hommes : « La question climatique, c’est la nouvelle lutte des classes : les riches et les multinationales polluent et les quartiers populaires bétonnés, exposés au bruit, à la pollution de l’air, à la canicule en souffrent. #UniversitésPS » (2 septembre 2023). Il me semble que ce type de raisonnement relève davantage de l’identification d’unités appartenant à un même ensemble : la question climatique comme la question économique relèvent de la lutte des classes ; Zemmour et CNews (voire Bouchez) appartiendraient à une extrême droite. Mais il me semble que cette logique d’identification mobilise tout de même une pensée analogique, en ce sens que chaque unité se singularise en fonction d’une relation différente à l’ensemble : la question économique est à l’injustice sociale ce que la question climatique est à l’injustice écologique ; Magnette est à CNews et à la liberté d’expression ce que Bouchez est à Zemmour et à cette même liberté d’expression (dans une analogie inversement proportionnelle).

Ceci étant dit sur plan des stratégies argumentatives communes, il faut relever le même type de posture énonciative, les mêmes formes de modalité du dire. La posture de sur-énonciateur s’arrogeant le droit d’inféoder des points de vue, de les agencer, voire de les construire, dit beaucoup de l’imaginaire politique qui sous-tend la rhétorique autoritaire des deux hommes politiques. Ne pas valoriser la nuance, la prudence ou une forme de modération mais au contraire asserter en sur-énonciateur revient à se poser comme une instance décisionnelle et péremptoire à propos d’autrui. Le recours à des analogies à propos des groupes vient appuyer la subordination de ceux-ci, reproduisant par là une verticalité de parole et donc une verticalité politique. L’absence de marque explicite d’une mise en scène embrayée du locuteur (pas de « je pense », pas de « il me semble ») accentue l’assertion qui se formalise dans une apparence de débrayage, certes contrebalancée par la forte présence de subjectivèmes (mais dont on n’identifie pas toujours clairement la source ou la cible) : est-ce mal, logorrhées, bien pensant, etc.

Que le ton employé soit sérieux ou humoristique, la posture énonciative reste la même, bien que le dit et l’*ethos* distinguent deux communautés discursives en affrontement. Il y a dès lors bien polémique et dissensus entre les deux hommes et les deux formations discursives, mais dans un consensus quant aux modalités du dire. Je dirais en gros que nous avons affaire à deux discoureurs autoritaires s’arrogeant le droit de parler d’autrui, au nom d’autrui, d’opérer de nouvelles distinctions, d’instituer des analogies et des catégories, de construire des stéréotypes, d’user pour ce faire tantôt d’humour, tantôt de sérieux. J’émettrai l’hypothèse que l’énonciation aphorisante du médium Twitter/X influence grandement cette modalité du dire en ce qu’il contraint ses locuteurs à la brièveté, en ce qu’il appelle à la diffusion constante et dialogique du dire, en ce qu’il favorise la petite phrase rapportable. Bien entendu, cette modalité du dire influe en retour sur certaines pratiques médiatiques et journalistiques, au point que l’aphorisation est elle-même construite par certains locuteurs et interlocuteurs, parfois indépendamment de l’intention originelle supposée du locuteur source. Le propos peut aussi être destiné à être repris, critiqué et cité sur Twitter, comme c’est le cas de la petite blague de Magnette par Bouchez. Obsédés par le débat interpersonnel, les deux locuteurs sont en droit de développer des stratégies d’hétérogénéité énonciative subordonnant d’autres sujets, qui n’ont presque jamais la parole (ou alors sous la forme d’un pur stéréotype), à leur finalité discursivo-belliqueuse.

Bouchez produit d’ailleurs une dernière petite blague interlocutive, sur laquelle je terminerai mon intervention. Elle dit à mon avis énormément de l’absence de recours humoristique de la part de ce locuteur, majoritairement sérieux et premier degré, tant son contenu est stéréotypé, voire maladroit. Je vous laisse juger : « Au départ, le socialisme avait le travail au cœur de son projet, aujourd’hui cela a disparu et je suis au regret de constater que cela devient le parti de la sieste c’est très déplorable » (9 février 2023). Les propos sont tenus sur la Première (première chaîne publique francophone) avant qu’ils ne soient repris sur Twitter de manière formulaire par Bouchez à plusieurs reprises (5 fois avant d’être abandonnés le 31 mars 2023) sous la forme « Plus que jamais le Parti de la Sieste » (3 fois), « vous êtes le représentant du parti de la sieste » et « Le PS préfère défendre l’inactivité… le Parti de la Sieste ». On voit donc que, par cette redéfinition, le locuteur tente de constituer sa petite blague comme une formule (au sens que donne Alice Krieg-Planque à cette notion). L’effet de répétition vise son institutionnalisation. Or, afin que celle-ci soit rendue possible, il est nécessaire que d’autres locuteurs se l’approprient, qu’elle fasse date, ce qui ne sera pas le cas (du moins par aucun locuteur politique important, pas même au sein du parti du président, qui fait d’ailleurs très nettement dissensus à l’intérieur de sa propre famille politique).

La blague fonctionne de nouveau selon un principe analogique implicite (elle est par ailleurs plutôt sémiolinguistique que discursive) : le PS est à la sieste ce que le MR est au travail. En effet, le recours aux hashtags *#PresidenceMR #fierd’êtrelibéral* après la mention de la blague vise à créer un contraste entre celui qui se présente comme le parti du travail et le parti de la sieste. Je pense en outre que la petite blague de Bouchez n’a pas marché précisément parce que l’énonciateur visé, à savoir le PS et Magnette, continue d’avoir droit de réponse et ne peut dès lors pas être complètement subordonné comme sous-énonciateur n’ayant pas droit à la parole (la victime de l’humour selon Charaudeau). En outre, aucun autre locuteur n’a repris les dires de Bouchez, je l’ai dit (du moins aucun locuteur légitimé sur la scène médiatico-politique) et n’a créé une communauté discursive soudée autour de cette petite blague, c’est-à-dire aucun public (ou du moins un complice comme le dit Charaudeau), élément nécessaire pour qu’il y ait humour. On n’observe donc pas de réelle connivence de dérision. À l’inverse la petite blague de Magnette a été reprise par de multiples locuteurs, pour être dénoncée certes. Ceci montre selon moi en quoi il est impératif, dans le cas d’un discours politique humoristique, de placer son adversaire dans une position de sous-énonciateur et d’en faire l’objet d’une théâtralisation, éventuellement d’une polémique, en lui ôtant de préférence tout droit à une énonciation propre mais en privilégiant la reprise massive du propos (c’est la relation triadique de Charaudeau à laquelle il est nécessaire d’ajouter le principe de la sur-énonciation). Ceci m’oblige à interroger la place de l’humour dans le principe d’une violence rhétorique et, par conséquent, politique. Il m’apparaît en effet que la posture humoristique d’un Magnette, derrière l’apparence d’une position légère, frivole et blagueuse (*eunoia*), est d’autant plus violente qu’elle institue une position énonciative de subalterne, celle des Wallons supposés paresseux, qui n’ont à aucun moment eu droit à la parole mais ont au contraire toujours été considérés comme des objets de discours politiques. Je terminerai sur une question ouverte : le discours humoristique, par la nécessité pour le locuteur sur-énonciateur d’avoir un auditoire complice, d’asserter une *doxa* stéréotypique sur autrui (pour le qualifier ou le disqualifier) tout en lui confisquant la parole, ne correspond-il pas, du moins dans le champ politico-médiatique, aux modalités les plus violentes du dire ?

1. Il est à noter que le locuteur a contesté l’aphorisation de ses dires et le montage selon lui partial de ceux-ci. Ceci n’enlève en rien l’intérêt d’une petite blague qui a été majoritairement relayée par de nombreux locuteurs et médias nationaux et dont les variantes ne modifient pas le propos et les analyses que nous proposons. Nous retranscrivons la blague prononcée en amont de la petite phrase synthétique, dont il serait judicieux d’analyser les raisons de son gommage médiatique : « Il y a une blague connue à ce sujet. Un Flamand dépasse un pêcheur le long d’une rivière wallonne. Pourquoi n’achètes-tu pas un grand bateau avec beaucoup de lignes, pour gagner plus comme moi et arrêter de travailler plus tôt dans la journée ?, demande le Flamand. Mais que feras-tu ensuite ?, réplique le Wallon. Je pourrai pêcher comme toi, renchérit le Flamand… Voilà, pourquoi repousser si longtemps le bonheur, se demandent de nombreux Wallons. Ils aiment profiter de la vie. Est-ce si mal ? » (*Le Soir*, 7 février 2023). [↑](#footnote-ref-1)
2. Toutefois, il me semble qu’Aristote fait plutôt un état de ce qu’est l’institution morale de la société grecque, sans verser dans un normativisme aveugle. Son geste vise à comprendre quels usages peuvent être faits de la moralité instituée dans la pratique rhétorique. [↑](#footnote-ref-2)
3. Homme politique belge, il est président depuis 2019 du Mouvement Réformateur, un parti de tradition libérale et laïque, inscrit à droite de l’échiquier politique en Belgique francophone et faisant partie du groupe Renew Europe. Alliant libéralisme économique et philosophique, parfois de tendance social-libérale, il a connu un virage conservateur, sur le plan rhétorique et idéologique, depuis le départ de Charles Michel au Conseil européen et l’élection de Georges-Louis Bouchez à la présidence. Anti-wokisme, belgicanisme, méritocratie et discours sur l’assistanat rythment les positionnements de celui-ci. L’alliance avec la NVA, parti nationaliste flamand, durant la législature de 2014-2018, a favorisé cette réorientation politique. [↑](#footnote-ref-3)
4. Ce changement de posture n’est évidemment pas le propre d’une personnalité politique ni même d’une formation idéologique au sein du champ politique francophone. Elle résulte bien plus d’un chamboulement profond de la matérialité des médiums communicationnels. Nous postulons que le premier quart du XXIe siècle est le théâtre d’une fragmentation aphorisante du discours médiatico-politique, celui-ci se distanciant du médium télévisuel au profit de celui des réseaux sociaux de masse. [↑](#footnote-ref-4)
5. Une réelle inflexion de cette obsession analogique est à l’œuvre durant l’année 2023, moment où le locuteur use par contraste assez peu de l’analogie. Ceci se justifie à mon sens par le contexte électoral, qui marque la conscience de ne pas viser un électorat commun à celui de l’extrême gauche (l’extrême droite étant électoralement absente du contexte politique wallon) et de la nécessité de recentrer la polémique à l’encontre de l’adversaire historique qu’est le PS. Les attaques sont en effet majoritairement adressées à ce parti durant l’année 2023. [↑](#footnote-ref-5)